

A l'origine du mouvement, une idée simple : redonner aux Bretons la fierté de leur patrimoine ; et pour commencer travaillons devant eux et, si possible, avec eux à sauver quelques-uns de leurs monuments. Travaillons de nos plumes, pour intéresser au mouvement le plus grand nombre de gens possible, et nous faire un réseau d'amitié. Travaillons de nos mains pour débroussailler d'abord et si possible arrêter la ruine et, quand nous le pouvons, restaurons dans le respect de ce qui a été fait avant nous. Deux pôles donc, dès le début : le bulletin, les chantiers.

Le bulletin, sur papier grisâtre, est de présentation bien modeste, mais les signatures y sont parfois prestigieuses. Henri-François Buffet, Roger Grand, Hervé du Halgouët, Victor-Henri Debidour, Marguerite Huré, Pierre-Thomas Lacroix, Claude Dervenn, Yves Coppens, Louis Simmonot, Paul Bouyer, Yves Le Diberder, d'autres encore, mettent leur savoir au service de ceux qui veulent « faire quelque chose ».

Les chantiers sont modestes aussi : les bénévoles qui veulent bien, sous la conduite de Gérard Verdeau, manier la serpe et la truelle, sont pour la plupart des amateurs. Mais ce sont des amateurs qui croient à ce qu'ils font. Combien de chapelles ont-ils mises « hors d'eau » ? Nous ne le savons plus, il faudrait pour le savoir retrouver les archives de ces premières années. Le bulletin numéro 51 raconte ce qu'il s'est fait à Carnac, Lanvéneq, Névez, la Vraie-Croix, Locmariaker... A le lire, on pourrait croire que Breiz Santel s'intéresse surtout au Morbihan. Non, c'est vraiment un mouvement pour toute la Bretagne. Mais il est plus facile pour les animateurs de travailler sur des chantiers point trop éloignés de leur domicile, et beaucoup sont morbihannais. Et puis ceux qui sont loin ne disent pas toujours ce qu'ils ont fait ! Et qui mériterait d'être connu, comme, par exemple à Morlaix, l'inlassable travail des Le Bars, père et fils qui, aidés de routiers, restaurent les calvaires.

Le numéro 95 date de 1966. Il est suivi de deux autres. Puis, c'est le silence. Un sursaut encore en 1970.

Et l'on arrive à l'année 1972 où un bulletin non numéroté donne le programme du vingtième anniversaire. Un congrès qui se réunit à Pontivy : visite des monuments en péril ; des monuments en cours de sauvetage et, pour finir, des trois chapelles relevées par l'association avec les habitants du pays : Saint-Guigner du Moustoir en Pluvigner ; Saint-Goal de Calan en Brec'h et Notre-Dame de Locmaria en Plcemel. C'est aussi de 1972 que date le numéro 100, qui a ceci de particulier que l'on y trouve une longue note sur les chantiers. Ces chantiers qui, pendant l'éclipse du bulletin, n'ont pas cessé de travailler et qui même se sont multipliés.

Cette prolifération des chantiers est sans doute due au travail d'Henri Maho, de Baud, qui, entrepreneur très au fait des anciennes manières de faire, suscite partout où il passe la création d'associations de chantiers. On sauvera les monuments si les gens qui vivent autour se remettent à les aimer, répète-t-il sur tous les tons. Et aux bénévoles des chantiers, il rappelle : « Vous venez aider les gens du lieu à faire ce qu'ils n'ont pas pu, ou pas osé, entreprendre eux-mêmes... Le chantier ne pouvait pas être fait par des gens du métier. Or, sauf exception, notre travail ne vaut pas celui des professionnels », etc.

Dans l'ensemble, et malgré quelques incidents fâcheux, les bénévoles le comprennent et les chantiers font du bon travail, relevant des pierres, mais aussi redonnant vie aux relations sociales autour de ces pierres.

Breiz Santel ne se décourage pas, essaie de susciter un mouvement populaire qui aide à la renaissance de l'esprit communautaire. L'amour de ce qui appartient à tous, c'est cela qui est à la base de la conservation du patrimoine. Et c'est à cela que Breiz Santel s'attache le plus pendant les années du silence, de 1972 à 1977. Pas un seul bulletin pendant ces années qui verront disparaître Gérard Verdeau, le pince-sans-rire au grand cœur, qui avait si bien donné au mouvement toutes ses forces, que l'on se demandait parfois de quoi il vivait. Saura-t-on jamais tout ce qu'il a fait pour les chantiers, même dans les mois de sa grande souffrance ? On pourrait craindre, après sa mort, la mort du mouvement.

Pourtant, le bulletin, rénové dans sa présentation comme le mouvement l'est dans son Conseil d'administration, reparaît en 1977, Michel Plé en est désormais président, car Mme Claude Dervenn s'est retirée. Le colonel de Rohan-Chabot qui, depuis des années travaille à Men-Breiz, un mouvement très proche de Breiz Santel, et Henri Maho sont vice-présidents. M. Bureau du Colombier, aidé de Mme Bureau du Colombier, accepte la lourde charge de trésorier et secrétaire général. MM. de Caslou, Jouannic et Polo prennent en mains la coordination des chantiers. Et on lance, sur l'état des chapelles, fontaines et calvaires, une grande enquête proposée à la fois aux maires et aux curés et recteurs.

Le bulletin propose aussi aux volontaires deux chantiers à Theix, un à Guer, un à Malguénac, un à Melrand. Ainsi est renouée la tradition qui veut que le mouvement soit à la fois, par son bulletin un instrument de sensibilisation et de culture, et par ses chantiers une incitation au travail pratique. Mais cinq chantiers c'est peu, alors que, pour ne parler que du Morbihan, on en voudrait à Quéven, à Guer, à Brech, à Plescop, à Guisriff. Et à Plumergat donc, cette commune d'environ 1900 habitants qui doit entretenir dix chapelles !

Le numéro 101 lance aussi un « service conseil ». Conseils juridiques et conseils techniques sont proposés à ceux qui veulent se lancer dans l'action. Et on leur donne des adresses utiles (architectes, conservateurs des antiquités, etc.). Bref, on pourrait appeler le numéro 101 le numéro de la renaissance.

Et bientôt, la renaissance trouvera son symbole dans l'activité d'Eric Bonnet. Eric, étudiant en droit et en histoire de l'art, apprend du chanoine Danigo et de Françoise Mosser la théorie sur la conservation du patrimoine religieux, et d'Henri Maho il apprend la pratique. Il bout d'enthousiasme et d'activité. Et se consacre aux chantiers plus qu'au bulletin dont la présentation est encore plus modeste que naguère.

Une couverture cartonnée abrite des feuillets simplement ronéotypés, souvent rédigés à la diable, mais bourrés de renseignements pratiques... et de petits articles à la verve vengeresse qui eussent enchanté Gérard Verdeau.

En 1980, onze chantiers réunissent des bénévoles autour de fontaines, de calvaires, de chapelles et pour le nettoyage d'une rivière. Eric s'en va, il entre au séminaire, mais il a trouvé un remplaçant sur les chantiers. Quant au travail qu'il fait ailleurs, les membres du Conseil se le partagent au mieux de leurs possibilités.

Cet été-là, le bulletin publie une note d'un recteur qui, prenant au sérieux sa charge de gardien du patrimoine, encourage et, au besoin, stimule le zèle de ses paroissiens concernant les lieux de culte. Et l'on a envie de donner en modèle la paroisse de Languidic qui, entre 1969 et 1979, bien qu'obligée de reconstruire un lieu de culte à Kergonan, a trouvé le moyen de restaurer complètement ou en partie cinq de ses chapelles et de réparer les vitraux de Notre-Dame-des-Fleurs. «Tous ces travaux, dit l'abbé Joseph Le Boëdec, ont été exécutés grâce aux dynamiques comités de quartier et à leurs comités de pardon». Il ajoute «Il reste à faire».

Il reste à faire... c'est un cri que l'on entend venir de toute la Bretagne. «Venez nous aider». On voudrait répondre oui à ces demandes-là et, souvent, tout ce que l'on peut faire, c'est de conseiller. Les chantiers de bénévoles sont devenus beaucoup plus difficiles à organiser (il y a moins de postulants et les administrations sont bien plus exigeantes que naguère).

Aussi le congrès du trentième anniversaire, à Pontivy en 1982, n'est-il pas triomphaliste. On y montre que beaucoup de travail a été fait, non seulement par Breiz Santel, mais aussi hors Breiz Santel, qui a joué le rôle de stimulant et se réjouit de voir s'ouvrir un peu partout des chantiers. Henri Maho, président, dit, entre autres choses, dans le numéro 119 : « Il suffit pour cela d'aimer la Bretagne, d'être sensible à son architecture religieuse et aussi de comprendre que les hommes importent autant et plus que les pierres et que, chaque fois que l'on rend vie à une chapelle, on aide un village à vivre ou à revivre ».

Mais on dit que ce qui reste à faire est... écrasant. Henri Maho aimerait avoir des responsables dans chaque département, des militants dans chaque canton. Mais mener un mouvement régional de bénévoles est très difficile. Et, malgré les subventions obtenues des pouvoirs publics, le mouvement est toujours à court d'argent.

Le trésorier s'inquiète aussi du coût du bulletin, désormais confié à Herry Caouissin, et qui donne du mouvement une meilleure « image de marque » et sert de lien avec les membres « passifs ». On voudrait recruter des jeunes. Nathalie Bongrand s'attelle à la tâche, aidée quelques temps par Gérard Danet. Et, jusqu'à son mariage qui l'enlève à la Bretagne, elle s'efforce de donner aux bénévoles les conseils d'ordre artistique sans lesquels on peut commettre tant d'erreurs. Quant à Christian Rispal, un jeune lui aussi, il deviendra « l'antenne parisienne » au Conseil d'administration.

Un Conseil d'administration qui, en décembre 1987, se donne pour présidente Mme Marie-Aimée Bernard. Le président Henri Maho a en effet donné sa démission. Il continue à travailler pour les chapelles, dans la région de Guingamp où il habite désormais. Depuis quelques temps déjà beaucoup de tâches importantes étaient assurées par Pierre Motta, lui aussi entrepreneur, et par là particulièrement qualifié pour la surveillance des chantiers.